

Francophonie et dialogue interculturel. Le cas d'Adonis et d'Analis

J'ai pensé qu'il était temps, qu'un dialogue des cultures dans l'espace méditerranéen s'ouvre et que le français soit la langue d'échanges et de partage. Dans cette perspective, il me semble intéressant de développer la « stichomythie épistolaire » et interculturelle entre deux poètes de la Méditerranée orientale, d'Adonis¹ et d'Analis², soit entre un syrien et un grec, entre un musulman et un chrétien, entre un arabe et un occidental. Pour y parvenir, je voudrais définir tout d'abord ce qu'on entend par francophonie littéraire et dialogue interculturel, deux notions encore mal définies, surtout après l'adhésion à l'O.I.F. d'un grand nombre de pays non francophones. Ensuite je présenterai les écrivains, Adonis, pseudonyme d'Ali Ahmed Saïd Esber, et Dimitris T. Analis, pseudonyme de Dimitris Tsakanikas, poète et essayiste grec, qui ont choisi librement, la langue française pour s'exprimer, et qui à un moment donné, ils ont échangé des lettres, publiées dans *Amitié, Temps & Lumière - Lettres de la Méditerranée*, (Obsidiane, 2002), où ils tiennent à tour de rôle des monologues, en français, de dimension égale, sur le monde occidental et arabe.

Pour développer un aussi vaste sujet que celui que j'ose proposer, je pense que parler de la francophonie en Grèce - à une époque où, malgré l'essor de l'enseignement des langues, l'homme dans sa pratique quotidienne devient de plus en plus monolingue, à la rigueur bilingue - c'est avant tout de préciser ce qu'on entend par ce contact avec l'autre, avec le francophone, et de voir la position du devenir culturel grec en face de l'équivalent francophone. Pour cette raison je mets un peu de l'ordre, avant de me lancer dans cette perspective.

Le terme francophone, et tout ce qu'il a été créé, provient du grec φωνή = voix et du parler des Francs, et renvoie aujourd'hui à trois aspects, bien distincts entre eux, qui n'ont rien à voir avec les rapports franco-hellènes ou franco-italiens etc, bien que la France fasse partie de la francophonie :

¹ Né à Qassabine, un village des montagnes du nord de la Syrie, en 1930, Adonis, de son vrai nom Ali Ahmad Sa'id, est formé dès son très jeune âge à la poésie par son père, un paysan lettré. Il publie ses premiers poèmes dès l'âge de dix-sept ans dans un journal de Lattaquié. Il signe déjà du nom d'Adonis. Dès lors, il s'engage pour une poésie libre et universelle, dégagée de toute entrave, de toute frontière linguistique, idéologique ou culturelle. Après des études de philosophie à l'université de Damas, Adonis choisit Beyrouth pour fonder en 1957, avec son ami, le poète Yûsuf al-Khâl, le groupe *Chi'r* (Poésie) et la revue du même nom. L'influence de cette revue sur la littérature arabe contemporaine est considérable. Elle offre une ouverture à la poésie moderne occidentale dont la forme et le fond se répercutent sur la poésie arabe jusqu'alors plus traditionnelle. Le recueil, *Les Chants de Mihyar le Damascène*, paraît en 1961 et symbolise l'un des actes fondateurs de la poésie arabe moderne. La traduction en français, qui aura lieu en 1983, marquera pour Adonis le début de sa reconnaissance mondiale.

² Spécialiste de questions géostratégiques et des problèmes des minorités aux Balkans, Analis a fait des études de droit à Paris, à Lausanne et à Genève. Sa thèse *L'Abolition du pouvoir de l'après-guerre aux Balkans*, publiée en 1978 aux P.U.F. a été considérée comme la première sérieuse étude sur cette région. Pendant la junte il a travaillé à la Presse Suisse, au *Monde* et aux *Nouvelles Littéraires*. Il a aussi collaboré, pendant quelques années au Ministère des Affaires Etrangères et ensuite comme conseiller spécial sur les questions de l'Europe occidentale. Son œuvre littéraire est composée de huit recueils poétiques, de six essais et d'un recueil de nouvelles, *L'Autre royaume*. Traducteur grec de Julien Gracq et d'Yves Bonnefoy, Analis choisit la langue française pour s'exprimer en littérature. Ses recueils, parmi lesquels *L'Autre royaume* ou *Hommes de l'autre rive*, s'interrogent sur la place du poète et l'usage de la langue. Ancien conseiller au Ministère grec des Affaires étrangères, Dimitri T. Analis est l'auteur d'essais sur les Balkans et les crises internationales.

a) Le premier aspect comprend le domaine linguistique et désigne toute personne qui parle français, indépendamment du degré de qualité de son expression et si le français lui est langue maternelle, langue d'administration, langue de communication ou autre.

b) Le second aspect touche la sphère de la culture: c'est le sentiment d'appartenir à une même communauté, c'est la prise de conscience de partager des valeurs communes entre divers individus et communautés qui utilisent le français pour exprimer leur culture, en créant.

c) Enfin le dernier aspect a un caractère institutionnel: c'est l'ensemble des associations et organisations, publiques ou privées, qui se concertent et coopèrent pour des raisons sociaux-politiques.

Or si l'aspect de l'enseignement de la langue française, centré uniquement sur la France, reste encore vivant en Grèce, celui de la francophonie, comme entité culturelle, est totalement absent de la réalité grecque. Aujourd'hui, à l'ère où les blocs nationalistes jouent -il est vrai en faisant encore couler beaucoup de sang- leurs derniers atouts³, nous constatons que de millions de personnes parlent et s'expriment en français. Il en résulte qu'aujourd'hui, à l'ère de la mondialisation, à une époque où peuples et mentalités partagent la même manière de vivre, donc de penser et de s'exprimer, la langue française n'est plus l'outil communicatif d'une et unique société, mais de plusieurs. Cette nouvelle « universalité » de la langue française n'a rien à voir avec celle des salons élitistes, des antichambres des ambassades ou des cercles culturels bien clos de jadis. Elle découle, d'une part de vieilles communautés françaises vivant dans des états multilinguistes, voire les communautés francophones en Belgique, au Canada, au Luxembourg, en Suisse, au Val d'Aoste; d'autre part, aux jeunes communautés francophones issues du passé colonialiste, au Maghreb, au Proche-Orient, en Afrique Subsaharienne et au Madagascar, en Indochine, en Polynésie et aux Caraïbes. Si les premières communautés ont pris conscience qu'elles avaient un héritage à défendre, les autres, les plus récentes, ont trouvé l'occasion de s'emparer du merveilleux outil, trouvé dans les décombres du régime colonial, pour en faire l'instrument de leurs chants, pour porter témoignage du destin de l'homme qu'un «“accident” historique» a écartelé entre deux civilisations.

Précisons que par cette francophonie culturelle, issue de la tradition et des conséquences des événements historiques, nous entendons non seulement l'usage du français dans telle ou telle activité de la société contemporaine ou la diffusion de la langue française, mais avant tout ce sentiment d'appartenir à une communauté culturelle, à la prise de conscience de partager des valeurs communes humanistes, pour exprimer sa propre culture.

Au moyen de cette définition, assez sommaire, nous comprenons pourquoi de nos jours la francophonie littéraire a beaucoup élargi, approfondi et diversifié l'idée de l'étude du français, non seulement sur le plan linguistique, mais en particulier en matière de moyen véhiculaire culturel. Il s'agit d'un français qui n'est plus centré uniquement sur la France, mais aussi sur la langue et la culture

³ Nous sommes convaincus que le nationalisme, malgré ses résistances actuelles, laissera bientôt le champ libre, sous la pression des nouvelles conditions imposées par le changement climatique et économique, au mutuel respect des diverses nationalités ou diversités culturelles qui composent les nouveaux grands états et que la multiculturalité survivra à l'intérieur de l'uniformité de notre mode de vie.

alophones. Et cela parce que la francophonie exprime le syncrétisme culturel ou la symbiose des cultures qui empruntent la même langue. Il en résulte que de l'apprentissage de la langue française et de sa culture, parviennent à l'évolution de la langue française dans son universalité et à l'ouverture de cette langue à d'autres civilisations. La francophonie devient donc une sorte d'ouverture sur le monde, un moyen de voir l'autre et de se comparer avec lui. La francophonie est selon l'expression d'A. Malraux, celle qui « a fait entrer les écrivains et les peuples dans un espace de connaissance réciproque, enrichissant leur propre expérience et la culture mondiale »⁴.

Cet aspect francophone élargit le domaine d'action puisque la langue française exprime une pluralité de passions, de religions, de cultures. Par conséquent, s'intéresser à la francophonie c'est avoir accès à une entité culturelle internationale, bien vivante, toujours existante. Et pour tout individu, attaché à une culture humaniste qui évolue, cette conception lui permet et lui procure la possibilité d'approfondir, selon ses capacités, son savoir auprès des cultures et des mentalités qu'elle exprime, ayant un lien de communication entre sa propre culture et celle d'une ou de plusieurs cultures francophones, s'interrogeant sur son patrimoine national, à l'aide d'une des cultures francophones. D'ailleurs la francophonie, par son vaste domaine, inconnue encore en Grèce et pas suffisamment explorée, offre un espace attrayant qui facilite l'élaboration d'autres idées, des conceptions et des connaissances nouvelles, d'autres formes d'expression et des sentiments différents.

Ainsi définie la francophonie, il me semble normal, dans cet article centré en partie au dialogue, de me référer et d'évoquer, aussi Platon, maître incontesté de ce genre littéraire. Pour ce grand philosophe antique le dialogue a un statut ambigu; c'est un texte écrit se présentant comme la transcription d'une conversation orale. Cette ambiguïté reflète, en réalité, la prétention du dialogue, nous le décrivant comme une vraie « recherche de la vérité » ou un utile « cheminement de la pensée », en somme comme un excellent « travail de l'esprit », composé d'efforts et d'erreurs, de retours en arrière, d'abandons et de recommencements. Ce qui d'ailleurs exprime le caractère sinueux du texte et de la pensée, essayant des définitions, examinant des solutions, apparemment sans ordre, comme il advient au cours des conversations ordinaires. Souvenons-nous également des propos de Michel Foucault, définissant la pensée classique:

écrire (...), c'est s'acheminer vers l'acte souverain de nomination, aller, à travers le langage, jusque vers le lieu où les choses et les mots se nouent en leur essence commune, et qui permet de leur donner un nom. Mais ce nom, une fois énoncé, tout le langage qui a conduit jusqu'à lui ou qu'on a traversé pour l'atteindre, se résorbe en lui et s'efface. De sorte qu'en son essence profonde, le discours classique tend toujours à cette limite; mais il ne subsiste que de la reculer. Il chemine dans le suspens sans cesse maintenu du nom⁵.

À y regarder de près, on s'aperçoit très vite que le « désordre » de la démarche masque mal une

⁴ Discours prononcé par André Malraux, à Niamey, à la naissance de l'A.C.C.T. Voir Michel Tétu, *La Francophonie. Histoire, problématique, perspectives*, Montréal, Hachette, 1988, p. 203.

⁵ Michel Foucault, *Les Mots et les choses*, Paris, Gallimard, coll : « N.R.F. », 1966, p. 133.

savante construction, que le dialogue nous présente une spontanéité dirigée, que cet échange d'opinions finit par révéler des enquêtes, des essais de définition qui virent au monologue alterné. C'est sous cet aspect qu'il faudra entendre le dialogue qu'entament Adonis et Dimitris T. Analis dans leur volume intitulé *Amitié, temps et lumière*. Ils ne poursuivent pas un monologue. Ils tiennent à tour de rôle des monologues en français, langue que nos deux auteurs pratiquent couramment. Le poète arabe avec le sentiment d'inspirer cette épreuve; l'auteur grec, avec une ardeur de disciple. Mais en même temps Analis donne l'effet d'être un peu exclu de ce monde trop rationnel ou irrationnel, et en plus, au moyen de cette exclusion universielle il se montre ravi. Adonis, au contraire, parle comme s'il était placé au centre, au cœur d'un monde idéalisé.

Et de leurs monologues, il leur arrive à peine de répondre aux questions ou aux sujets que chacun suscite; mais nous constatons qu'il y a finalement dans leurs pauses, un rythme et une sorte d'accord qu'ils partagent. Tous deux ont en commun, une urgente, une sorte d'auto-défense, une auto-distanciation, fondée sur leurs origines culturelles spatio-temporelles. Ce sentiment, Adonis l'exprime par une furieuse excitation; Analis, au moyen d'une mélancolique et invincible sérénité. Tous deux sont contre le monde actuel ayant une confiance en soi, une confiance à cet Orient conçu comme le Levant, l'aurore du jour, le lincau des grandes civilisations, comme la personnification de l'éternel progrès, qui a des solutions pour tous les problèmes, qui apaise toutes les inquiétudes et parvient à créer et à donner une harmonieuse et juste dimension, presque à tous les actes humains.

Ainsi, de leurs monologues découle un dialogue interculturel, notion non définie encore, qui renvoie à d'autres nuances, telle que celle du multiculturalisme, de la cohésion sociale, de l'assimilation, ou à la rigueur, à la définition proposée par le Conseil de l'Europe dans son *Livre Blanc*⁶, qui stipule que :

Le dialogue interculturel est défini comme un échange d'idées respectueux et ouvert entre les individus et les groupes, aux patrimoines et expériences ethniques, culturels, religieux et linguistiques différents.

Il est à noter que cette définition assez large -pour des raisons politiques, est assez loin de la pratique quotidienne- elle englobe presque tous les types d'échanges entre groupes et individus culturellement distincts, sans aucune hiérarchisation, et répond davantage à la question de plus en plus pressante de la « rencontre des cultures », conséquence de la mobilité des personnes et de la porosité croissante de nos identités nationales. N'oublions pas que nous vivons actuellement dans l'osmose des cultures rendue possible par les voyages, la technologie et l'informatique, sans oublier l'interconnexion des économies et des cultures contemporaines⁷.

⁶ Le «Livre blanc» est un [document](#) officiel publié par un [gouvernement](#) ou une [organisation internationale](#) afin de rendre officiel un [rapport](#). Il a souvent pour objet de faire des propositions de long terme. *Le Livre blanc sur le dialogue interculturel* du Conseil de l'Europe, a été adopté par le Comité de ses Ministres, en mai 2008.

⁷ Les Etats-Unis sont souvent décrits comme le « melting pot » du monde, mais les termes du débat en Europe sont un peu différents. Historiquement, l'expérience européenne s'est construite sur la richesse des cultures qui apprennent (ou non) à vivre ensemble. En Europe, les différentes expériences politiques, religieuses, linguistiques et culturelles se confrontent les unes aux autres dans un espace géographique limité, moins dans un melting pot culturel que dans « un buffet » culturel ! L'étonnante

C'est dans cet esprit que nos deux intellectuels commencent un échange de points de vue, de juin à septembre 1998. Pendant trois mois, ils échangent des lettres, de Qassabine de Syrie ou de l'avion pour Athènes, de Paris où de Palerme, des îles d'Amorgos ou d'Ios. Ils se parlent, enfermés dans leurs idées, leurs images, leurs mondes, au moyen et par la langue française, pour discuter de la mort et de la poésie, de la femme et de l'amour, du monde qui change et de sa foi, du paysage et de la mer, de la culture et de son avenir, de l'identité et de l'appartenance, d'un tas de sujets et de thèmes, qui donnent l'air d'avoir, et ils ont en effet, un caractère purement autobiographique, où le dialogue se présente comme une longue exposition d'émotions, de sentiments, d'opinions et où la forme dialoguée pratiquement disparaît. Leur alternative est un dialogue effectif, mais la recherche de leur pensée s'enlise dans des événements qui prouvent l'affirmation de leur vérité; ou encore leur savoir s'affirme spontanément et apparaît comme une réponse au détriment de la forme dialoguée.

Leur dialogue présente sous ce point de vue, quelques ressemblances, avec la notion qu'avait du dialogue Platon. C'est l'affirmation d'une vérité déjà acquise, déjà consciente, antérieure au discours qui tente de la dévoiler; c'est la reconnaissance d'une essence par delà les exemples qui la traduisent en la trahissant; c'est la croyance en une valeur qui oriente la pensée. En un mot, le dialogue n'est qu'une simple démarche d'exposition, un simple procédé littéraire et simulacre. Le dialogue trace le chemin, un chemin sinueux, imprévisible et zigzagant. Adonis et Anais tracent la piste en s'exprimant par écrit, ils construisent et créent leur discours, sans un but bien déterminé, le « hasard » feignant prendre le pas sur les démonstrations et les argumentations nécessaires, tout comme Platon s'appliquait pour faire apparaître l'essence. Or, ce qui résulte de cette « rationalité » poétique, c'est précisément la cristallisation d'un thème focalisateur: l'émergence, notion qui en partie remplace l'idée de l'essence de Platon. N'oublions pas que l'origine du terme, *dialogue* provient de *διά-λογος*, qui en grec, mot-à-mot, signifie l'acte de traverser, de parcourir le discours. Par contre émerger, littéralement, signifie sortir de la mer, c'est rendre visible l'invisible, c'est prendre conscience de ce qui se cache, c'est d'essayer d'expliquer le résultat et non plus le principe explicatif, comme le voulait Platon.

Or, si par dialogue, nous entendons la spontanéité créatrice, l'échange des idées et la discussion, cela présuppose l'existence d'un langage signifiant accepté par tous les participants du dialogue, et plus encore qu'un langage commun, dans notre cas, le français, c'est un fond commun d'opinions ou d'idées qui se trouve requis. Encore, il faut préciser que le langage ne doit pas être compris comme une simple structure capable de fonctionner suivant un nombre de règles, mais aussi comme un discours à plusieurs voix, une polyphonie sémantique, amplifiant la polysémie de la langue, comme un ensemble de mots « ayant une sémantique floue », comme dirait O. Ducrot⁸. C'est pour dissoudre et résoudre ce « flou » de

richesse de l'Europe provient de la rencontre de ces réalités culturelles, mais aussi, et malheureusement, de certains événements tragiques de son histoire. L'Europe veut être désormais synonyme de paix, de réussite économique et d'intégration politique. Le défi lié à l'altérité n'a cependant pas disparu. Il s'est même intensifié suite aux vagues successives d'élargissement et à la prise de conscience continue de notre interdépendance.

⁸ O. Ducrot, *Dire et ne pas dire*, Paris, Herman, 1972, p. 5 et 98. Ducrot précise que la présupposition est un acte illocutoire spécifique. En servant de cadre au discours ultérieur, elle contient en elle un rappel à sa propre perpétuation ainsi qu'une justification implicite à son droit d'intervention. L'interaction présente bien cette négociation permanente des fondements de

significations que le dialogue s'établit, existe, fonctionne, entre deux individus, deux conceptions, deux mentalités ou plusieurs cultures, se présentant toujours comme un système à de nouvelles formes d'équilibre.

La francophonie littéraire, étant un ensemble de cultures individuelles ou collectives, qui s'expriment par un code langagier commun, le français, est avant tout un lieu privilégié de dialogue, un terrain spirituel où l'encroisement des discours, permet à chacun des locuteurs, voire des cultures, de jouer sur ce flou de significations. Cet aspect « flou » est renforcé par l'environnement du dialogue, c'est-à-dire les idées, les croyances, les convictions, les sentiments, les idéologies qui pèsent sur le discours, l'aliènent et l'orientent. Et cette forme francophone du dialogue ne vise dans aucun cas à modifier la conviction du partenaire, mais à lui avouer, à lui faire apparaître, et émerger une autre conception, un crédo différent, à lui faire prendre conscience que la différence d'opinion, par le langage commun, peut nous emmener près de l'équilibre ou à la rigueur à un certain équilibre.

Or cet équilibre est fondé sur la célébration de nos angoisses, de la poésie elle-même, et de son pouvoir, contre lequel ne peuvent rien les haines, ni la mort.

Cher Dimitri, écrit Adonis,

Je ne sais pas pourquoi je commence cette lettre en parlant de la mort. [...] Mais si je te parle de la mort, c'est peut-être parce qu'elle ne suscite en moi, à l'instant, qu'un plus grand appétit de la vie et de ses délices⁹.

pour que Analis lui réponde aussitôt:

La mort et l'amitié sont du domaine des soldats, des marins et des poètes. La liberté aussi, puisqu'elle est la matière de leur errance,

en ajoutant :

Pour nous qui venons des rivages de la Méditerranée le temps était, et cela reste, l'éternité et l'instant; aujourd'hui, qu'est-ce qu'il y a ? On avait le privilège des peuples qui vont lentement; le passé nous avait appris de ne pas aller vite; c'était prendre la même direction que le temps. Aujourd'hui le temps est une des dernières chances qui subsistent, mais nous avons désappris son usage¹⁰.

Nos deux auteurs écrivent et expriment leur relation riche de descriptions et d'impressions, que le lecteur lit pour compenser l'absence ou pour accompagner ses propres aventures et expériences. Leur dialogue met en valeur leurs réminiscences qui prouvent cette antériorité du voyage dans l'imaginaire, un imaginaire qui fait un incessant va-et-vient. Le trajet de leur pensée n'échappe pas à cette recension première des témoignages, écrits ou oraux, portés par la mémoire collective. Mais le lecteur s'associe à un lieu et à une représentation plus ou moins exacte de la description que les écrivains font. C'est pourquoi Analis termine sa lettre-réponse par une phrase prophétique et si réelle aujourd'hui :

cet encadrement discursif des pré-supposés de départ par le jeu complexe des refus et des relances.

⁹ Adonis – Dimitri T. Analis, *Amitié, temps & lumière. Lettres de la Méditerranée*, Paris, éditions Obsidiane, 2002, p. 7.

¹⁰ *Op. cit.*, p. 10-11.

Nous sommes entrés dans une période où l'on croit que tout est possible et certains faits tendent à le confirmer. Le meilleur devient emblème; le reste amnésie ¹¹.

Et Adonis de lui répliquer:

Misérable Méditerranée – sa compulsion à laver ses rives ne leur vaut que davantage de pourriture. Autour s'éparpillent les molaires aiguisés de la rhétorique, les quelles ne mâchent que le plomb» pour conclure qu'«ici l'on ne vit ni ne pense qu'à travers des êtres invisibles¹².

Leur discussion continue comparant, par un discours poétique, le passé glorieux du Levant et de la Grèce, de leur présent dépassé, adapté, faussé, changé, aliené. Si bien qu'ils quittent leurs pays pour trouver refuge à Paris, armés de leurs cultures millénaires, convaincus que leurs « racines doivent ressembler à la foudre et ne jamais pourrir », car affirme Analis,

Notre monde, vois-tu, semble fatigué de la liberté, la vraie. De toutes les patries, la plus haute est l'exil. Exil, notre liberté libre¹³.

Auparavant, Analis avait fait l'éloge de Paris, le décrivant comme :

un port ouvert à toutes les mers du monde. Sa plus belle avenue est un fleuve, son plafond un défilé de nuages. Une fois revenu, chacun sait qu'il peut y organiser son temps, lui donner un sens autre que celui ordonné par la modernité. (...) Ici, qualité suprême, on respecte le temps et on honore l'amour, sans autre règle que celle de la légitimité – la légitimité étant heureusement tournée en ridicule – et c'est là un sommet humain; rares sont les endroits qui peuvent se vanter de cette disposition. Et puis, la grisaille de son climat y est la bienvenue parce qu'elle sait être plus lumineuse que le ciel bleu, elle apporte ce spleen dont parle Baudelaire et qui incite la mémoire à ne pas habiter seulement les pierres mais aussi notre corps. Oui, à Paris le sombre est plus précis que le lumineux¹⁴.

pour conclure qu'ils sont à la recherche d'un lieu qui soit pour eux une vraie demeure:

les villes sont des escales, des haltes. Nous ne vivons ni à Beyrouth, ni à Athènes, ni à Paris. Nous sommes locataires de notre errance,

avouera-t-il¹⁵, laissant sous-entendre que tout exil langagier équivaut à une rupture avec sa culture et son lieu primitif, c'est couper une seconde fois le cordon ombilical. Changer de langue conduit à voir et à penser le monde différemment, donc n'appartenir nulle part. L'individu qui passe d'un idiome à un autre change d'identité, devient autre. Il rompt avec une partie de lui. Ce à quoi Adonis répond que le vrai pays de tout intellectuel est la pensée et de tout écrivain, l'écriture. Par la fiction, tout auteur retrouve sa terre natale et restaure la mémoire de son passé, un passé qui est un, un passé qui reste inséparable de l'avenir de ses lecteurs:

¹¹ *Op. cit.*, p. 14.

¹² *Op. cit.*, p. 15-16.

¹³ *Op. cit.*, p. 64.

¹⁴ *Op. cit.*, p. 63.

¹⁵ *Ibid.*, p. 66.

Lorsque enfant je regardais le ciel du village, je le voyais bouillonner et écumer – s’apprêtant à s’embraser dans les cuisines de ses amantes. Je transformais les cailloux de la rivière, aujourd’hui séchée, en petits tambourins et, dans la clochette, remontais les pleurs des sources. Grâce à cette alchimie, mon navire vogue toujours sur la mer du rêve, et les rivages ponctuent l’itinéraire de ma demeure.

S’ il y aurait bien une chance se tenant toujours au bord pour me retenir. Mais, ô chance amie, que puis-je faire dans un pays où la richesse même est pauvreté, la satiété faim ?

Adieu aux verres dans le bistrot du présent: l’avenir fait vieillir ses vins. Et voici que les nuages ondoient sur la face du soleil¹⁶.

Ils visent à instaurer une authenticité qui n’existe que dans l’espace de la fiction d’une part, se rendant compte des erreurs d’une modernité qui juge le réel instable, mais d’une fiction polymorphe d’autre part, qui illustre le transfert de valorisation du langage à l’œuvre pour restituer à ce réel de la stabilité. Le discours qui mime le rêve et l’utopie paraît détenir le pouvoir de construire un mythe identitaire, de garantir la réalité du réel représenté. Ainsi se termine ce dialogue interculturel composé de monologues écrits en français, considéré comme un moyen de plus de faire promouvoir la compréhension mutuelle, un meilleur vivre en commun, la citoyenneté universelle de l’individu.

Sous cet aspect, il apparaît que la francophonie culturelle, voire littéraire, facilite, dans un monde plurilinguiste, l’approche de l’Autre, la prise de conscience que l’Autre n’est pas tellement Autre, permet de se familiariser avec l’étranger et l’étrange, nous aide à surmonter les obstacles du dépaysement culturel et civilisateur, renforce le sentiment d’appartenir à une culture plus vaste, en un mot la francophonie nous impose de penser, de réfléchir, de voir différemment l’Altérité. Elle nous divertit et diversifie de la monotonie où la mondialisation nous a plongés. D’où le grand mérite de l’esprit culturel francophone, créé depuis des siècles, d’avoir permis au moyen du dialogue « platonicien », à d’autres cultures, à d’autres traditions, apparentées ou non à l’esprit français, de s’exprimer, de communiquer et de contribuer au savoir universel.

Parallèlement, il semble que la poésie, forme indispensable à la reconstruction de ce discours identitaire, soit aussi une forme qui abolit toute sorte de méfiance. Le texte poétique accorde une confiance aux formes de l’objectivité imaginée et tente de restaurer l’altérité là où elle était dissoute, permettant ainsi le double travail complémentaire d’identification par rapport à ce qui est différent, épreuve définissant la culture même et qui permet au lecteur de se connaître et de se reconnaître. Dans cet univers moderne que je caractérise « paracolonial », il semble que le poète soit le seul personnage à pouvoir accomplir la mission de l’historien de la culture: être « un voyant des trous noirs de la mémoire », créant un contexte imaginaire qui restitue le timbre des voix inaudibles¹⁷.

¹⁶ *Op. cit.*, pp. 67-68.

¹⁷ Régine Robin, *La Mémoire saturée*, Paris, Stock, coll. « Un ordre d’idées », 2003, p. 60.